

---

# Concours d'entrée

---

# Rapport Jury 2023

---

## Philosophie

---



## INTITULÉ DE L'ÉPREUVE :

### Composition de philosophie

- **SÉRIES : Lettres et Arts, Langues Vivantes et Sciences Humaines**
- **Épreuve écrite**

### Sujet : Toute conception de l'humain est-elle particulière ?

Pour cette épreuve, le programme est constitué d'un domaine et non d'une notion. Le domaine retenu pour cette année était « Les sciences humaines : homme, langage, société ». Le jury entendait cet intitulé, manifestement hétérogène dans ses deux moments, de telle sorte que le second circonscrivait son champ thématique proprement dit, tandis que le premier identifiait des ressources opératoires permettant d'interroger ce qui relevait du champ en question. Il n'était donc pas question de se préparer à traiter, pour elle-même, une question d'épistémologie des sciences humaines en général (pour autant que cela puisse avoir un sens), pas plus que de s'attendre à devoir traiter un sujet relevant d'une manière plus ou moins exclusive de l'une ou l'autre de ces sciences. L'épreuve était bien une épreuve de *philosophie*, qui devait porter sur la question de l'homme, notamment considéré comme un être de langage faisant société. Pour autant, il est évident depuis longtemps qu'aucune réflexion philosophique sur l'homme ne se peut plus mener dans l'ignorance totale des problèmes, des méthodes, des outils conceptuels et de certains développements majeurs produits par celles et ceux dont l'activité théorique relève de l'une ou l'autre des « sciences humaines ». Il s'agissait donc, comme d'habitude, de se préparer à traiter un sujet de philosophie en s'en donnant les moyens ; simplement, l'identité du domaine retenu cette année impliquait que parmi ces moyens figuraient aussi nécessairement des instruments théoriques forgés hors de l'atelier dont l'enseigne indiquait « Philosophie ». Cela n'empêchait toutefois en rien que ces outils, éventuellement relativement exogènes, il faudrait encore les utiliser *philosophiquement*, et donc les approprier à une réflexion qui, quant à elle, possède bien ses spécificités disciplinaires. Bref, il n'était pas question de faire autre chose que de la philosophie, mais d'en faire le mieux possible, c'est-à-dire, en l'occurrence, en s'appropriant ce qu'elle doit savoir, recevoir de champs disciplinaires connexes.

Le sujet proposé, « Toute conception de l'humain est-elle particulière ? », n'était certes pas aisé à manier, notamment parce qu'il articulait non pas un ou deux concepts, comme c'est souvent le cas, mais trois. Pour autant, il ne comportait aucune technicité dans sa formulation. Aussi le jury, tout en ayant conscience de la difficulté que les candidates et candidats pourraient devoir affronter dans le traitement du sujet, ne pensait-il pas qu'ils en rencontreraient dans sa compréhension. Il ne s'attendait notamment pas à lire de multiples copies construites sur une mécompréhension, voire sur un contresens concernant la question posée.

Ce fut pourtant une véritable surprise de constater la fréquence avec laquelle la question de la *particularité des conceptions* de l'humain a immédiatement été tournée en une interrogation sur la *conception de la particularité* de l'humain, qu'elle soit prise au sens spécifique de la différence anthropologique (l'identification de ce que l'espèce humaine a de particulier relativement aux autres espèces, et la détermination problématique d'un propre de l'homme) ou au sens d'une réflexion sur la consistance du singulier chez l'être humain (la nécessité ou non d'entériner la réalité chez les êtres humains d'une dimension irréductible aux traits généraux caractéristiques d'un tout, qu'il soit lui-même particulier ou non, et le problème de l'individualité de l'homme, c'est-à-dire ce que l'humanité impliquerait chez chacun d'irréductible à l'humain en général). Or si ces deux questions, celle de la particularité de l'humain par rapport au non-humain et celle de la particularité de chaque être humain par

rapport aux autres êtres humains, diffèrent entre elles, elles se distinguent aussi et d'abord de celle qui était posée, quand bien même elles peuvent éventuellement être engagées par la réponse qu'on lui donne.

Aux yeux du jury, la seule explication d'une méprise aussi flagrante que fréquente est à chercher dans la manière que nombre de candidates et candidats ont eu d'aborder l'épreuve, et qu'il convient d'éviter avant et plus que tout : plutôt que de recevoir la question en commençant par se laisser questionner par elle, trop nombreux sont ceux qui, comptant se rassurer à mauvais compte, ont résolu de plaquer d'emblée sur elle des morceaux de cours ou de corrigés. La question d'une éventuelle, et assez clairement problématique, universalité de la particularité en matière de conceptions de l'humain, se voyait refermée avant d'être ouverte, pour être remplacée par celle du particulier de/chez l'humain. De longs développements sur le thème du propre de l'homme opposé à une mauvaise conscience du spécisme voire de l'anthropocentrisme, ou sur l'opposition entre holisme et individualisme méthodologiques en sociologie, servaient ainsi à éviter le sujet donné en déplaçant la question posée. Or ces stratégies d'évitement et de déplacement sont toujours celles qui payent le moins. À l'inverse, le jury saura toujours gré aux candidates et candidats de commencer par faire droit à la question dont il a jugé qu'elle se pose.

Faire droit à une question, c'est commencer par analyser les termes qui sont les siens. Il semble d'ailleurs que cette recommandation, faite dans les rapports précédents, ait été prise en compte. En effet, les copies qui se contentent de reprendre la question pour ensuite enchaîner les diverses réponses qui lui seront données au cours du développement étaient cette année plus rares. L'analyse en question ne saurait toutefois, comme on l'a vu trop souvent, consister en une juxtaposition de caractérisations grammaticales et lexicales, au demeurant souvent incertaines. Elle doit être conceptuelle et servir une problématisation du sujet.

En règle générale, l'analyse sera d'autant plus féconde qu'elle sera différentielle et pluralisante. Dire l'« humain » n'est pas dire l'« homme », l'adjectif substantivé renvoyant à une qualité avant de dénoter un étant, et désignant éventuellement une essence ou une substance seconde au sens d'Aristote, plutôt qu'une substance première, en même temps que son sens descriptif ou ontologique, opposé au non-humain, s'augmente d'un sens normatif ou moral, opposé à l'inhumain. De même, une « conception » signifie une représentation, certes déjà réfléchie, mais dont le statut théorique est relativement indéterminé, de sorte qu'elle peut éventuellement être distinguée du concept, ce qui vaut d'elle ne valant pas nécessairement de ce dernier ; le terme désigne en outre à la fois un processus et son résultat, et il est arrivé que la distinction entre son sens « statique » et son sens « dynamique » soit exploitée d'une façon très féconde. Une conception « particulière » peut l'être eu égard à la totalité de son objet (elle est alors partielle et non totale) ou bien eu égard à la totalité des sujets susceptibles de s'en faire une du même objet (elle est particulière et non pas universelle, voire non générale). Sur ce dernier point, on ne peut d'ailleurs que renouveler un regret déjà manifesté lors des sessions précédentes, concernant le fait que les copies témoignaient dans leur très grande majorité d'un manque total de connaissances logiques tout à fait basiques. Ce défaut s'avérait encore une fois regrettable, car il conduisait la plupart des candidates et candidats à considérer qu'une conception particulière s'oppose simplement à une conception générale. Ce n'est certes pas exclu, si l'on prend l'adjectif au sens courant. Mais quelques rudiments de logique suffisaient pour noter qu'une conception générale (partagée par « quelques » sujets, y compris s'il s'agit de la majorité d'entre eux) demeure une conception particulière, et que la question était fondamentalement celle de la possibilité, de fait ou de droit (« est » pouvait être pris en ces deux sens), d'un universalisme.

Identifier ces distinctions aurait permis à certaines copies de ne pas soutenir successivement, à quelques lignes d'intervalle, mais tout à fait contradictoirement, que chacun possède sa propre conception de l'humain, puis que toute conception de l'humain est propre à la culture dans laquelle elle naît. Si la tension entre la prétention à la généralité, voire à l'universalité,

d'une conception qui pourtant demeure particulière a souvent été relevée par les copies, d'autres ont cru devoir repérer une contradiction indépassable dans le fait de désigner comme particulière une conception qui fait pourtant usage de termes généraux (en l'occurrence : « l'humain »). Ce qui revient à dire que si l'on utilise une notion générique, on est nécessairement intégralement d'accord sur sa signification déterminée, etc. Ce qui a pu aussi conduire certaines copies à estimer, à l'inverse, qu'il n'y avait pas de conception possible de l'humain, parce que celui-ci est trop divers. Notons à cet égard que rares sont les copies à avoir posé la question de la validité des conceptions de l'humain, en guise de préliminaire à leur possible universalité.

Le souci de différenciation et de pluralisation des significations, moment constitutif de l'analyse du libellé, doit toutefois être commandé par la nécessité de déployer l'ampleur du sujet pris dans la singularité de sa formulation et de faire paraître le problème qu'il pose, tel qu'il s'entend. Il convient donc d'éviter de redoubler d'ingéniosité pour tordre le sujet, en prenant ses termes en un sens qu'ils n'ont manifestement pas dans l'énoncé. De toute évidence, entendre d'emblée la conception dont il s'agissait au sens de la formation et de l'engendrement d'un être, ou encore au sens de la fabrication planifiée d'une chose, était aussi artificiel que peu convaincant. De même, il n'était guère pertinent de spéculer longuement sur le génitif, dont il allait de soi qu'il devait d'abord être pris au sens objectif ; une chose était de noter que le génitif avait ici, nécessairement, un double sens, l'être humain étant, que nous sachions, le seul à se faire une conception de lui-même ; un pas de plus consistait à relever que ce double sens n'était peut-être pas sans conséquence, l'identité du sujet et de l'objet pouvant aussi bien indiquer une voie d'accès privilégiée que donner à suspecter une difficulté dans l'objectivation ou une tendance à l'auto-projection fermant toute réceptivité à l'altérité ; en revanche, il est certain que feindre un génitif exclusivement subjectif, conduisant à s'interroger sur les conceptions humaines en général et sans distinction d'objet, ne pouvait convaincre personne. C'est évidemment de la représentation que les êtres humains se font de ce qu'ils sont et doivent être comme tels qu'il était question, le sujet prenant acte d'une pluralité dont il s'agissait de se demander si elle peut, voire doit, être irréductible.

Ainsi menée, l'analyse du sujet pouvait conduire à identifier le ou les problèmes qu'il convenait de traiter pour y répondre, au lieu qu'un défaut d'analyse s'est trop souvent traduit par l'invention introductive de prétendues tensions parfaitement artificielles : la particularité des représentations de l'humain peut-elle être universelle sans contradiction ? Si cette particularité n'est pas seulement un fait, dont les raisons demandent à être identifiées, mais une nécessité, ne tient-elle pas à la « chose » même ? Mais alors, ne doit-il pas y avoir une conception universelle de cet humain (que le libellé du sujet assortissait bien d'un article défini singulier), qui soit susceptible de rendre compte de cette universalité introuvable ? Cette contradiction réfute-t-elle le particularisme, ou n'est-elle qu'apparente, invitant plutôt à déjouer un présupposé universaliste demeurant tacitement opératoire jusque dans son refus ? À partir de là, toutes les voies étaient ouvertes et chaque réflexion pouvait suivre son chemin propre. Encore fallait-il commencer par lui assurer un point de départ solide et radical. L'annonce du plan, si elle ne constitue certes pas un réquisit, facilite par ailleurs grandement la lecture de la copie, d'autant plus quand ledit plan n'est pas immédiatement lisible.

Ajoutons qu'il n'est pas interdit de faire précéder l'analyse du sujet par un moment initial d'« accroche ». Cette année, la « controverse de Valladolid » aura plusieurs fois joué ce rôle, ce qui pouvait être tout à fait pertinent. Encore fallait-il n'en pas avoir de souvenirs trop vagues, pour n'en pas écorcher l'orthographe, non plus qu'en déplacer l'objet : contrairement à ce que beaucoup semblent croire, l'enjeu n'était absolument pas de trancher la question de l'appartenance des Amérindiens concernés à l'humanité, puisque le sujet de leur conversion la supposait évidemment réglée. Le fait qu'une telle question ne se soit jamais posée pouvait d'ailleurs inviter à aborder le problème avec circonspection : que l'humanité d'un être humain ne soit jamais, comme telle, mise en doute pour son semblable, cela n'implique pas nécessairement que l'humanité déterminée du premier paraisse au second requérir un traitement identique à celui qu'il juge exigé par son humanité à lui. Il en allait de même avec

un autre cas historique souvent allégué, celui de la différenciation opérée par les anciens Grecs entre eux et les « barbares » : les premiers n'hésitaient assurément pas à attribuer l'humanité aux seconds, mais ils leur attribuaient une humanité à ce point autre qu'ils la jugeaient inaccomplie, cette différenciation et cette hiérarchisation ayant des conséquences pratiques notables. Dans le cas de la controverse de Valladolid, l'analyse aurait pu être plus fine encore : l'argument initialement avancé par Sepúlveda, à l'appui de la légitimité de l'appropriation des terres indigènes et de la conversion forcée des autochtones, était notamment que la pratique de sacrifices *humains* était chez eux la marque d'une *humanité* à ce point dégradée qu'elle rendait légitime, voire nécessaire, la soumission forcée ; Sepúlveda ne cesse donc de faire fonds sur un sens universel de l'humain, tout comme Las Casas, qui juge cependant qu'il convient d'amener les êtres humains concernés à se défaire eux-mêmes de leurs coutumes « inhumaines », plutôt que de leur infliger un traitement ... inhumain ; l'opposition théorique gît donc ailleurs, et notamment dans la *naturalisation* des particularismes qui distinguent différentes formes d'humanité, en même temps que dans la *qualification* des conduites inter-humaines. Voilà qui pouvait donner à penser, en effet, au début de la réflexion comme au cours de cette dernière.

On rappellera cependant que commencer une dissertation par une accroche n'a rien d'obligatoire, et que le pire est de rencontrer de multiples tentatives d'ouverture dépourvues de tout lien direct avec le sujet, manifestement préparées à l'avance et pour servir à toute force, quel que soit le sujet finalement proposé. Trop nombreuses sont les copies qui commencent par une anecdote, historique ou contemporaine, ou par une citation soigneusement apprise, qui ont probablement du rapport avec tel ou tel aspect du domaine au programme, mais aucun avec la question posée. On ne saurait insister sur ce que de telles stratégies ont de contre-productif : au lieu de capter l'attention et de susciter la bienveillance de la lectrice ou du lecteur, elles risquent, au mieux, de causer son agacement. Dans bon nombre de copies, de surcroît, ces accroches non pertinentes ont entraîné sur de fausses pistes, sans rapport avec le sujet.

Faire droit à une question, c'est en outre, bien évidemment, travailler constamment à y répondre. Face à un sujet interrogatif, les divers moments du développement doivent chacun conduire à une prise de position explicite, directement référée aux termes de la question posée, jusqu'à la défense d'une thèse propre dont la conclusion constituera l'assomption. Une véritable argumentation doit ainsi donner lieu à une réelle prise de position. Or c'est ce dont l'absence n'est que mal dissimulée dans les nombreuses copies qui semblent entièrement conçues dans le souci de parvenir à présenter pour finir un « juste milieu » obéissant à une logique de l'« en même temps » permettant le dépassement d'un « ou bien... ou bien... ». Que la dissertation soit un exercice éminemment scolaire ne signifie pas qu'elle soit une figure rhétorique passablement laborieuse et en dernière instance gratuite. On doit toujours y faire l'effort de *penser quelque chose de quelque chose*, en affrontant un problème réel pour, lorsque le sujet a la forme d'une question, produire une réponse réfléchie à cette dernière, qui soit fondée sur une argumentation solide et informée.

Parce que *quelque chose* de déterminé demande à être pensé, toute stratégie d'évitement par déplacement est une fois de plus à bannir. La même attitude qui a conduit un grand nombre de candidates et candidats à se méprendre sur le sens même de la question posée a, cette année encore, mené une part importante des copies à livrer de longs topos qui, plutôt que de risquer une quelconque réponse, se contentaient de resservir les plats, malheureusement aussi hors de propos que refroidis ou mal réchauffés. Dans tous les cas, il était bien trop visible que le sujet ne servait que de prétexte purement verbal pour reprendre des pans entiers du cours suivi pendant l'année, ou pour replacer un morceau du corrigé qui avait dès lors le double défaut non seulement de n'être pas une pensée en propre, mais surtout de n'être pas celui qui aurait correspondu à la question posée. Les correctrices et correcteurs pouvaient alors tromper leur agacement en s'amusant à induire, à partir de ces longs propos hors-sujets, l'intitulé de la partie du cours ou la formulation de la question qui les aurait, ou plutôt les avait,

réellement commandés. « Quelle est la spécificité des sciences humaines ? », « Sciences humaines et liberté », « L'objectivité des sciences humaines », « Le propre de l'homme », « Nature et culture », voire, pourquoi être trop étroit, « Homme, langage et société » furent ainsi les sujets réels traités dans un grand nombre de copies ; sujets tous assurément intéressants, et pleinement ancrés dans le domaine mis au programme, bien sûr, ce qui explique qu'ils aient été vus durant l'année ; sujets qui n'étaient toutefois pas celui que les candidates et candidats devaient prendre le risque, et la responsabilité, de traiter le jour de l'épreuve. Le rapport à la question du langage constituait ainsi parfois une bonne marque du partage entre deux types d'attitudes : tandis que certaines copies, qui ne pouvaient dès lors être notées au-dessus de la moyenne, se pressaient de répondre « Non, car il est évident pour tout être humain que tout homme est un être de langage », pour ensuite réciter tout un cours consacré à ce dernier (jusqu'à développer les analyses de Robert Brandom sur l'assertion, dont on avait peine à voir le rapport avec le sujet), d'autres, parfois excellentes, ont su se servir de la philosophie du langage pour analyser le libellé, le problématiser et le traiter (en convoquant par exemple la distinction entre essence réelle et essence nominale, ou en sachant mobiliser à bon escient l'opposition classique entre nominalisme et réalisme des universaux).

Penser *quelque chose* de ce qui demande à l'être, cela suppose donc en outre que l'on dispose des connaissances qui permettent d'informer, à tous les sens du terme, sa réflexion. Tout d'abord, une information factuelle précise, qui serve de matière à l'élaboration du propos, est toujours requise, mais cette nécessité est d'autant plus manifeste lorsque le domaine mis au programme est celui des « sciences humaines » et lorsque le sujet retenu concerne la diversité des représentations de l'humain : croire que les Iroquois vivent en Amazonie, évoquer en toute naïveté « Quand on a découvert l'Amérique », invoquer la controverse de Valladolid sans en rien savoir, voilà qui ne prédispose certes pas à traiter le sujet avec le recul, la finesse et la radicalité nécessaires ; de même, penser que le catholicisme est *le* christianisme, pour attribuer au second ce qui ne concerne que le premier, ou encore confondre trisomie et autisme lorsque l'on veut en tirer des conclusions sur la représentation de l'humain « normal », c'est ce qui garantit la grande fragilité des analyses. Parce que les exemples sont absolument nécessaires, non pour simplement illustrer une thèse mais, plus radicalement, pour donner lieu à réflexion et matière à analyse, il importe qu'ils soient précis et, s'ils sont factuels, avant tout exacts. Heureusement, un grand nombre de copies, qu'elles soient honorables ou excellentes, portaient cependant la marque d'un travail de préparation sérieux, qui avait permis l'acquisition de connaissances précises et solides, non seulement factuelles mais également théoriques. Certains travaux, parmi les meilleurs, pouvaient d'ailleurs allier l'aisance dans le maniement des questions philosophiques les plus classiques (nominalisme et réalisme, par exemple) et la maîtrise précise de certaines productions tout à fait contemporaines dans le champ des sciences humaines.

Car informer sa réflexion, c'est aussi lui donner la forme qui la rend à la fois rigoureuse et éclairante. Pour ce faire, il fallait pouvoir instruire son propre travail des questions, des concepts et des propositions produits par la tradition philosophique aussi bien que par celles et ceux dont les travaux relèvent de telle ou telle discipline appartenant au champ des sciences humaines. C'est ce qui requiert de lire, pour les connaître, et de travailler de près, pour se les approprier et pouvoir s'en servir en les faisant servir à sa propre pensée, un certain nombre de textes majeurs. C'est ce dont une partie importante des candidates et candidats au concours ont encore une fois cru pouvoir se dispenser. Cela s'est payé, au pire d'orthographe fantaisistes concernant les noms d'auteurs (« Lévi-Strauss » se sera prêté à de multiples variations, au gré desquelles on aura peine à identifier des invariants structurels), souvent d'une grande inventivité quant aux titres d'ouvrages (la palme revenant incontestablement, comme chaque année, au *Second Discours* de Rousseau, dont toute identification ou presque semble condamnée à être particulière, du « *Discours des fondements de la méthode* » au « *Discours sur les inégalités entre les hommes et les femmes* »), et régulièrement de très grandes approximations dans la restitution des analyses ou des thèses évoquées (Freud, en

particulier, aura beaucoup souffert, mais c'est la psychanalyse en général qui semble largement ignorée, y compris de celles et ceux qui se risquent à y faire référence).

À l'inverse, parce qu'il s'agit toujours de produire une véritable argumentation, il importe de ne pas réduire la dissertation à un travail d'exposition, qui consisterait dans une succession d'exposés doxographiques constituant une réserve de prétendus arguments d'autorité. Non seulement cela ne produit pas d'effets argumentatifs, mais c'est souvent contre-productif. Cette année, ce sont certaines des analyses de Philippe Descola qui auront le plus massivement donné lieu à un tel traitement. Très fréquemment, que ce soit d'une manière expéditive ou que cela donne lieu à de longs exposés quasi clos sur eux-mêmes, il aura été question des quatre ontologies possibles identifiées par l'auteur, afin de marquer la « particularité » de notre « naturalisme ». Malheureusement, ce n'est que très rarement que les analyses en question auront elles-mêmes donné lieu à une véritable utilisation et à une réflexion propre. Certaines restitutions relativement naïves frôlaient d'ailleurs l'auto-contradiction, en expliquant que la distinction nature/culture n'était manifestement pas naturelle, mais simplement culturelle, et que cela suffisait à la falsifier, ce qui témoignait d'un... « naturalisme » particulièrement grossier. Afin que les références évoquées soient réellement opératoires, il importe donc non pas seulement d'en prendre connaissance, mais de les inscrire dans un cadre conceptuel lui-même réfléchi. Pour le dire autrement, s'il fallait avoir lu de la philosophie et des sciences humaines, il fallait, dans les deux cas, l'avoir fait philosophiquement.

Si la dissertation doit ainsi être nourrie de connaissances solides et précises, tant positives que théoriques, celles-ci n'y ont toutefois qu'un rôle opératoire : il s'agit pour chacune et chacun de produire une prise de position propre sur le sujet proposé. Il convient dès lors d'apporter le plus grand soin aux moments « logiques » qui décident de la différence séparant l'exposé et la dissertation : prémisses, conséquences, transitions, c'est là que se juge la solidité de l'argumentation, parce que c'est là qu'elle impose sa nécessité. Ainsi le programme et le sujet de cette année ont-ils fait qu'un grand nombre de copies ont présenté un triptyque ou une trilogie, combinant, dans tous les ordres possibles, trois éléments : vérité ethnocentriste d'un universalisme apparent, absence de singularité véritable de conduites déterminées à un niveau de généralité sociale, invariants structurels diversement exprimés ; soit cannibalisme, suicide, prohibition de l'inceste ; ou encore, Montaigne, Durkheim, Lévi-Strauss. Or ce qui a fait la différence entre les copies construites sur ces matières, c'est le fait que ces éléments soient simplement présentés ou qu'ils soient véritablement agencés, réfléchis et questionnés. Dans le premier cas, on avait affaire à une combinaison, témoignant d'un travail de préparation sérieux, ce qui n'était certes pas rien et conduisait à obtenir une note parfois honorable. Dans le second cas, on rencontrait une argumentation solide et un questionnement authentiquement philosophique. Il n'en fallait pas davantage pour satisfaire pleinement aux exigences de l'épreuve.

Les copies ont été notées entre 0,5 et 20 (24 copies blanches sur les 4322 candidates et candidats présents – 91 absents). La moyenne de l'épreuve s'élève à 9,58, pour un écart type de 3,59, ce qui est parfaitement stable par rapport à l'année précédente. 31 % des copies ont obtenu entre 7 et 9. Notes supérieures ou égales à 10 : 50 %. Notes supérieures ou égales à 14 : 14 %. Notes supérieures ou égales à 16 : 5 %.

De part et d'autre de la moyenne, les copies se seront distribuées en trois catégories.

Les copies notées entre 0,5 et 4 sont celles qui ont été jugées franchement indignes. Il s'agit de celles qui restaient totalement inchoatives (parfois à peine une page ou un début d'introduction) ou entièrement étrangères aux exigences de l'exercice (parfois consciemment et sur le mode de la revendication).

Ont obtenu entre 5 et 7 les travaux qui, sans être nuls ou vides, ont esquivé le sujet. Qu'il s'agisse d'une mauvaise compréhension de la question elle-même, ou de sa réduction à un prétexte à récitation hors de propos, c'est dans les deux cas la même attitude qui condamnait à l'échec.

Par différence, celles et ceux qui ont tenté de faire droit au sujet et de répondre à la question, en mobilisant les connaissances dont elles et ils disposaient, ne pouvaient, quand bien même la conceptualité était approximative et la logique argumentative fragile, que se voir attribuer une note plus proche de la moyenne.

Les dissertations notées entre 10 et 12 sont celles qui ont su prendre la question au sérieux et développer une réflexion informée pour y répondre, témoignant ainsi à la fois d'un réel travail de préparation et d'un souci de respecter les exigences qui sont celles d'un travail philosophique. Elles manquaient toutefois de radicalité dans l'analyse ou de réflexivité dans l'argumentation. Typiquement, soutenir pour finir que toute conception de l'humain est particulière parce que l'homme est comme tel indéterminé, sans réfléchir cette indétermination, originaire, constante ou ultime, comme le contenu d'un concept lui-même universel, témoignait de ces limites.

Les copies notées entre 14 et 15 sont celles qui ont été jugées vraiment bonnes, parce qu'à la maîtrise de l'exercice et au caractère substantiel des connaissances mobilisées, elles ont su ajouter ce qui manquait aux précédentes.

Les meilleurs travaux, qui ont valu à leur auteur ou autrice 16 et au-delà, sont ceux qui, non contents de répondre clairement et fortement à la question en affrontant explicitement les problèmes qu'elle posait, ont su s'interroger non pas seulement depuis le sujet, mais aussi à son propos ou sur les termes mêmes de la question. Qu'il s'agisse d'opérer des distinctions logiques précises (le particulier, le général, l'universel, le singulier, si souvent confondus ailleurs) ou de mettre en œuvre des outils issus de l'analyse philosophique du langage, cela produisait d'excellents résultats, en même temps qu'un grand plaisir de lecture, dont le jury s'est réjoui de pouvoir parfois l'éprouver.

On achèvera ces remarques par le désormais traditionnel appel à la correction formelle et à la lisibilité matérielle des copies. S'il n'est guère besoin d'explicitier la nécessité de la première (sinon pour signaler, parce qu'il s'agit d'erreurs qui se multiplient, qu'on ne dit pas « substituer une chose par une autre », mais « substituer une chose à une autre », et non pas « cela ne lui empêche pas » mais « cela ne l'empêche pas »), précisons encore une fois ce qui permet la seconde : il est recommandé d'utiliser une encre foncée, sinon noire, car la numérisation des copies accroît la difficulté de déchiffrer ce qui est écrit en bleu très clair. Afin de ne pas rendre plus difficile un labeur qui est souvent suffisamment fastidieux, il importe de soigner sa graphie, de ne pas multiplier les ratures, de systématiquement sauter une ligne et de marquer clairement le passage d'une section de la dissertation à une autre.

## INTITULÉ DE L'ÉPREUVE :

### Deuxième composition de philosophie

- **SÉRIES : Sciences Humaines**
- **Épreuve écrite**

### Sujet : Y a-t-il plusieurs mondes ?

L'épreuve de spécialité Philosophie consiste en une dissertation de philosophie de 6h sur l'une des notions au programme (Le monde et La force pour la session 2023). Le sujet proposé aux candidates et candidats était pour cette session « Y a-t-il plusieurs mondes ? ».

Les copies ont été cette année relativement meilleures que l'année dernière. La moyenne générale n'a guère changé, mais le jury a été soulagé d'avoir moins de 3/20 ou de 4/20 à mettre à des copies (notes indiquant que nous ne sommes pas en présence d'un exercice répondant aux exigences minimales d'une dissertation de philosophie) et davantage de copies autour de 7, 8 ou 9 (notes indiquant que, en dépit des insuffisances de l'exercice, quelques bases sont toutefois acquises). Ceci est positif dans l'ensemble et le jury s'en réjouit.

De manière très générale, un « plan-type » s'est dégagé de nombreuses copies, mais celui-ci a pu donner lieu à des notes très diverses en fonction de la manière dont il a été réalisé. Ce plan est le suivant : 1) une première partie « métaphysique », où il s'agissait d'affirmer l'unité cosmologique du monde à partir du *Timée* de Platon, du *Traité du ciel* d'Aristote ou encore de Marc-Aurèle ; 2) une deuxième partie « phénoménologique », dans laquelle il était question du monde vécu et qui faisait droit alors à la pluralité des mondes (mobilisant en général Husserl, Heidegger ou Merleau-Ponty) ; 3) une troisième partie avec des enjeux éthiques, politiques, voire écologiques parfois, où il s'agissait de réfléchir au dialogue entre les mondes et à la possibilité de faire monde commun pour dépasser la fragmentation des mondes telle qu'elle avait été analysée en deuxième partie (mobilisant par exemple Arendt, Descola ou Lévi-Strauss).

Ce parcours a été entrepris par de très bonnes copies, lorsque celles-ci prenaient le temps de bien problématiser en introduction, d'approfondir le développement des auteurs en lien avec le sujet (en évitant notamment de longs passages doxographiques n'ayant plus rien à voir avec la problématique et faisant perdre le fil de la réflexion), de soigner les transitions et articulations (évitant l'effet « juxtaposition de trois blocs indépendants les uns des autres). Si le même plan a aussi abouti à des notes en dessous de la moyenne, la raison principale en a justement été que trop de copies se contentent de juxtaposer des doctrines sur le monde, sans argumentation les articulant : tel philosophe pense que... d'autres ont plutôt dit que... ; on peut penser l'unité du monde... voyons maintenant le point de vue de la pluralité des mondes... Comme si l'on pouvait finalement dire une chose ou une autre, indifféremment et sans enjeu, selon le cadre arbitrairement choisi ou la pensée dominante du moment. C'est là manquer, nous y reviendrons, le sens même d'un exercice de réflexion philosophique. La difficulté du sujet proposé cette année tenait précisément à pouvoir articuler les différentes conceptions de ce qu'est un monde et les meilleures copies sont celles qui sont parvenues à justifier et à donner du sens au passage d'une conception cosmologique à une conception phénoménologique du monde, voire à une conception sociologique (le monde de l'art, les mondes culturels, etc.).

### Quelques remarques formelles qui n'ont rien d'anecdotique

Une fois n'est pas coutume, nous allons cette année commencer par des remarques formelles ; en effet, à force de les reléguer en fin de rapport, on pourrait avoir l'impression qu'elles sont accessoires, et que l'on n'y vient qu'après avoir abordé les sujets « sérieux » : conceptuels, argumentatifs, théoriques. Il n'en est rien ! L'aspect formel de la copie proposée à la lecture est le « ce sans quoi » le reste ne pourra avoir lieu (nous serions bien en peine de dire ce que l'on retire d'une conférence dont on n'a pas entendu ou compris le moindre mot) et les candidates et candidats doivent y prêter la plus grande attention. Sans trop nous y attarder – d'autant que le jury tient à préciser que le nombre de copies concernées a considérablement diminué cette année –, nous nous permettons ainsi de lister :

- La lisibilité de la copie comme condition nécessaire d'une évaluation de sa qualité et de sa pertinence. Ainsi, les encres trop pâles pour faire suffisamment contraste avec le fond blanc de la copie, les écritures minuscules au point de devenir illisibles sans un effort déraisonnable du lecteur, les ratures multiples qui font perdre le fil de la phrase ou les rajouts en marge qui obligent le lecteur à tourner la copie en tous sens pour joindre entre eux les différents bouts d'une même phrase sont à proscrire,
- L'importance de l'attention portée à la correction grammaticale du propos : il n'est pas acceptable de voir dans les copies des verbes accordés comme des substantifs ou des substantifs comme des verbes (« les mondes indique », « les arguments précient »), des consonnes muettes placées aléatoirement à la fin des adjectifs (« le monde construis » ou « réunit »), des verbes du troisième groupe conjugués comme des verbes du premier groupe ou inversement (« je voie » ou « cela renvoie ») ou encore des participes passés accordés sans attention portée à l'auxiliaire,
- Côté orthographique, il conviendrait que des khâgneux ou khâgneuses fassent à tout le moins l'effort d'écrire correctement les concepts philosophiques (contingence, onthologie, etc.) ou bien encore les termes employés par des philosophes dans les arguments qu'ils reprennent (la tic d'Uexküll, le joueur de lutte de Descartes, etc.). Nous y reviendrons mais d'un côté comme de l'autre, cela témoigne d'une mobilisation uniquement en seconde main des références que l'on peut regretter, comme en témoignent aussi les erreurs dans les titres ou l'attribution des ouvrages (*La Physique* de Spinoza, *Être étant* de Heidegger quand il ne s'agit pas de la préface de Copernic à l'œuvre de Koyré, etc.),
- Il convient aussi de rappeler que l'inintelligibilité du propos n'est pas gage de profondeur et d'intelligence de ce qui est énoncé : une fois encore, la première chose est de s'assurer d'être compris par son lecteur, et si le jury ne comprend pas le propos tenu, il n'en conclura pas au génie de celui qui l'a écrit. Le jury a par exemple eu à se confronter avec une certaine inquiétude à une copie dans laquelle il était affirmé que « le privilège métaphysique de la primauté de l'unité-unicité de la graine d'où dériverait seulement les avatars du multiple associé à la division politique violente et à la relativité épistémologique intelligible ». Nous sommes bien conscients qu'il n'est pas toujours aisé d'exprimer simplement une idée profonde, mais nous ne pouvons qu'inviter les candidates et candidats à s'y employer de la façon la plus simple possible – simplicité n'équivalant pas simplisme, contrairement à ce que certains pourraient penser,
- Enfin, les confusions conceptuelles n'aident pas à l'intelligibilité du propos en ce qu'on ne sait plus de quoi parle le candidat ou la candidate et à quel niveau se situe son argumentation – pour mener une réflexion pertinente et convaincante, l'usage précis de mots dont on connaît bien le sens et l'extension constitue inversement un atout considérable. Nous pouvons ainsi rappeler à toutes fins utiles que la Terre n'est pas un système géométrique, que le monde de la logique n'est pas encadré par un système politique et économique, que la vie n'est pas un système historique de plusieurs milliards d'années, et qu'existence, essence et être ne sont pas synonymes

entre eux. Plus les candidates et candidats opèreront des distinctions conceptuelles claires et solides, plus ils seront à même de s'orienter parmi ces concepts et de mesurer quelle peut être leur utilité pour traiter les sujets qui leur sont proposés, mais aussi pour mieux comprendre le monde qui les entoure. C'est donc une tâche à plusieurs détenteurs qui leur est là proposée !

*Une conception de la démarche philosophique qui interroge*

Après ces remarques formelles et avant d'en venir à quelques considérations méthodologiques, nous souhaitons relever que nous avons vu cette année s'accroître une tendance déjà sous-jacente les années précédentes : celle consistant à voir l'histoire de la philosophie comme un progrès linéaire et continu, amenant à déconsidérer les textes classiques et à ne se référer parfois qu'à des textes très contemporains (amenant par exemple à ne lire et citer Platon que par l'intermédiaire et la plume de Badiou), le dernier ayant parlé ayant semble-t-il nécessairement raison dans l'esprit de certains et certaines. Il y a alors une confusion manifeste qui s'opère entre réflexion sur le concept et démarche historique. Trop de copies ont en effet « justifié » la progression de leur démonstration en renvoyant au passage « du monde clos à l'univers infini », pour reprendre l'expression de Koyré très présente dans les copies. La pluralité des mondes renverrait uniquement à la fin du *kosmos* grec et à l'avènement de la science moderne (laquelle aurait été annoncée, en quelque sorte, par les épicuriens). Cette histoire des idées n'est sans doute pas fautive, mais elle disculpe la copie de toute réflexion sur le concept de monde et empêche les candidats de travailler ce concept pour le faire évoluer. C'est finalement l'histoire des sciences qui sert de justificatif à de nombreuses copies, sans qu'on sache très bien à la fin comment le candidat définit le monde et comment il fait jouer entre elles ses différentes définitions.

En lien avec cette vision historique, de nombreuses copies se sont montrées peu respectueuses, voire parfois agressives envers les « chimères », les « imaginations », les « fantasmagories » du passé. La conception du monde que se faisait les Grecs passe ainsi pour un archaïsme dont la science moderne nous aurait heureusement délivré, sans même que le concept grec de monde soit pris au sérieux. Cette tendance s'est trouvée accentuée lorsqu'il s'agissait de religion. La critique nietzschéenne des « arrière-mondes » a ainsi donné lieu à des propos très durs (et surtout dont la pertinence argumentative et réflexive laisse songeur) contre les « délires » et les « illusions » des croyants. Il est essentiel de rappeler aux candidates et candidats que la philosophie permet de ne pas critiquer en bloc les attitudes religieuses, mais de faire des distinctions conceptuelles pour différencier des formes de pensée (par exemple la distinction kantienne entre connaître et penser, entre science et foi), et cela sans avoir besoin d'attaquer violemment des croyances qui ne sont pas les siennes. De manière générale, le maniement de Nietzsche sur les arrière-mondes a rarement été fructueux, et ce sont les copies qui ont utilisé Nietzsche d'une autre manière qui se sont révélées bien plus convaincantes et qui ont donc été valorisées. On pense ici en particulier à une copie qui a mobilisé Nietzsche pour dire qu'il fallait créer de nouvelles valeurs et qui a réfléchi à comment créer des valeurs en commun.

Mentionnons enfin l'éloignement de nombre de copies par rapport au sens commun et à l'expérience quotidienne – laissant penser que pour ces candidates et candidats, le discours philosophique est « hors-monde » et ne se donne donc en rien l'objectif de mieux comprendre le monde dans lequel nous vivons. De nombreux candidats disent ainsi que chaque individu a sa vision du monde et qu'il n'y a par conséquent pas de monde commun, sans que soit prise en compte la simple idée que des personnes puissent par exemple se retrouver dans la même pièce et parler des mêmes objets. Les meilleures copies sont alors celles qui se sont demandées si différentes visions du monde voulaient dire qu'il y avait plusieurs mondes, et qui ont maintenu la possibilité d'un monde partagé malgré les différentes visions qu'il pouvait

produire ou par lesquelles il pouvait se traduire. Il aurait également été intéressant de mieux différencier les facultés pour montrer que diverses sensations et perceptions du monde ne signifiaient pas nécessairement que notre connaissance du monde différait. De manière générale, on trouvait un glissement entre sensation, perception, imagination, connaissance qui étaient toutes subsumées sous le terme indéterminé de « vision du monde » et qui empêchait les copies de réfléchir véritablement à ce que signifie la possibilité d'un monde commun pour dépasser la pluralité des mondes. Qui rendait aussi le concept de « monde » tellement lâche (tout regard sur le monde étant assimilé à un monde, sans plus de justification, d'argumentation ou de précision) que l'on ne savait plus de quoi il pouvait être question. De même enfin qu'il éloignait la possibilité de donner sens au sujet au-delà d'un simple jeu sur les mots, comme si les réflexions philosophiques produites n'étaient d'aucun enjeu, comme s'il était en définitive tout à fait indifférent, pour les êtres humains et sociaux que nous sommes, qu'il y ait un ou plusieurs mondes. Rappelons que la qualité d'une dissertation de philosophie ne consiste pas seulement dans sa capacité à mobiliser de façon savante telle ou telle référence, mais aussi dans ce qu'elle donne à penser, ou en tout cas dans la manière dont elle montre à son lecteur que le sujet est pris au sérieux et à bras-le-corps.

### *L'étape cruciale d'une analyse fine du sujet*

Nous en venons maintenant à l'étape toujours aussi importante d'une année sur l'autre de l'analyse du sujet. Comme souvent, nous avons regretté dans un nombre conséquent de copies le manque d'attention portée à la formulation précise du sujet et ses conséquences sur la compréhension fine et riche de la question posée. Ainsi, le « y a-t-il » a souvent été laissé de côté pour laisser place à « La pluralité des mondes » ; ou bien il a fait l'objet d'une analyse mot à mot, renvoyant alors le « a » de « y a-t-il » à une forme de possession – les candidates et candidats concernés étant alors bien en peine ensuite pour insérer cette dimension dans l'interprétation de la question posée. Dans le même ordre d'idées, « plusieurs » a été renvoyé soit à la pluralité, soit à la multiplicité, soit à la diversité mais rarement les trois possibilités ont été pensées ensemble voire ont fait l'objet de distinctions précises et explicitées. Cela a régulièrement conduit à transformer le sujet en : peut-on changer le monde ? ou peut-on connaître le monde ? Nous ne pouvons qu'inviter, une fois encore, les candidates et candidats à bien travailler la méthode de la dissertation et en particulier l'exercice, difficile et exigeant certes, de la problématisation, qui se révèle déterminant pour toute la suite de la copie et au sujet duquel tout temps consacré sera du « bon temps à prendre ».

Le jury a bien conscience qu'il n'était pas aisé, dans le traitement de ce sujet en particulier, d'articuler les dimensions ontologique (peut-on discerner dans l'être même plusieurs mondes différents ?), phénoménologique (pour qui y a-t-il plusieurs mondes, et quel est leur statut ?) et politique (quels seraient les enjeux d'une pluralité de mondes incommensurables entre eux, ou bien comment construire un monde commun depuis différentes visions du monde ?). Les copies qui sont parvenues à le faire ont d'ailleurs été particulièrement valorisées dans la notation. Toutefois, rencontrer des difficultés à *bien articuler* ces différentes dimensions est autre chose que de ne même pas les identifier ou de faire le choix délibéré de ne traiter qu'un seul aspect du sujet : c'est précisément là ce que nous appelons ne pas prendre le sujet au sérieux ou à bras-le-corps. Que les candidates et candidats n'imaginent donc pas qu'ils ne doivent aborder que les problèmes auxquels ils ou elles auraient des solutions : bien au contraire, montrer que l'on a bien saisi une difficulté est déjà entrer de plain-pied dans la réflexion philosophique, quelles que soient la pertinence ou la dimension plus ou moins convaincante de la manière dont on parvient à le traiter.

Nous n'avons pu dès lors que regretter des analyses et problématisations trop réductrices du sujet, telles que sa réduction à une dimension épistémologique (Peut-on connaître le monde s'il est pluralisé par nos perspectives ?), à sa dimension socio-politique (L'homme vit-il en

opposition avec les autres ?) ou encore à la question de la perception (déplacement de la problématique vers la question du rapport de l'homme au monde, ce qui conduit à n'envisager que la pluralité des mondes, comme si l'enjeu de cette dernière résidait intégralement dans la perception que l'homme en a). Dans le même ordre d'idées, il faut prêter attention aux présupposés sous-tendant la manière dont on problématise le sujet (la problématisation du sujet devant justement donner lieu à la mise au jour et à la mise en question de ces présupposés) : pourquoi la pluralité des mondes vécus invaliderait-elle nécessairement l'existence d'un monde commun empirique ? Que l'on perçoive le monde différemment ne prouve en rien que le monde en question n'existe pas. Pourquoi l'infinité du monde impliquerait-elle sa pluralité ? Le monde peut être à la fois unique et infini, et c'est bien plutôt la possibilité d'une co-existence de plusieurs mondes infinis qui pourrait poser question. Il convient ainsi de veiller tout à la fois à ce dont on part, à la logique des implications qu'on en tire et aux enjeux élargis des questions que l'on pose.

### *Le travail en amont sur les références philosophiques*

Nous en venons désormais à un élément de méthode demandant tout autant de rigueur – mais aussi une solide préparation préalable – : la mobilisation des références philosophiques. Nous avons rencontré cette année dans les copies un nombre particulièrement conséquent d'imprécisions voire de contre-sens sur les références philosophiques, quand ces dernières n'étaient pas mobilisées à contre-emploi. Pour prendre quelques exemples, on ne peut pas mobiliser Kant et l'argument cosmologique pour justifier que chacun peut voir le monde comme il le souhaite (le raisonnement sous-jacent étant que, si l'entendement ne peut pas connaître le monde, faute de pouvoir en faire l'expérience, alors chacun peut s'imaginer son monde). Ce raisonnement néglige le fait que, dans le champ de l'expérience, l'idée du monde produit les *mêmes effets* pour tous les entendements, à savoir celui de respecter l'unité du monde de l'expérience, notamment de faire un usage systématique du principe de causalité. L'idée de monde, chez Kant, fonde ainsi l'unité du monde phénoménal tel que le conçoit la science. Autre exemple : l'individualisme chez Tocqueville ne peut être assimilé à l'idée que chacun se crée son propre monde. Ce qui motive cet individualisme (lequel relève plus du registre moral que du registre phénoménologique de la « vision du monde »), c'est l'égalité des conditions qui prévaut dans les peuples démocratiques, c'est-à-dire le sentiment d'appartenir à une communauté d'égaux, confirmée sur le plan culturel par la tyrannie de l'opinion qui génère une forte tendance au conformisme, bref par la disposition à adopter les mêmes comportements, goûts, etc. On est donc loin d'une myriade de mondes individuels. Prenons enfin l'exemple de Wittgenstein et de l'affirmation selon laquelle « les limites de mon langage sont les limites de mon propre monde » : l'analyse qui soutient que « le monde se borne au langage d'un individu » ne saisit pas que le langage n'est jamais purement privé mais toujours déjà public, régi par des règles collectives, et qu'à ce titre, la référence ne peut pas valoir pour affirmer qu'il y a autant de mondes que de visions « privées » de la réalité (outre le fait que, dans ce type d'affirmation, rien n'est dit pour justifier qu'une vision intégralement « privée » de la réalité puisse « faire monde », toute diversité entre les hommes étant rapidement et sans autre procès rapportée à une pluralité de mondes).

Nous souhaitons ainsi rappeler aux candidates et candidats que le traitement philosophique d'une question suppose un travail d'analyse conceptuelle, de distinction et de lecture. On ne peut que regretter les copies qui attestent que ce travail de préparation n'a pas été fourni pendant l'année, qu'il s'agisse de références plus qu'allusives et vagues aux auteurs ou bien, ce qui est souvent lié, de définitions pour le moins inconsistantes. Concernant les références philosophiques, si aucun auteur n'est attendu ni préféré par le jury, on peut regretter que les auteurs classiques soient complètement négligés ou ignorés : une année en classe préparatoire doit aussi permettre la formulation d'une culture philosophique classique qui permet de mieux comprendre les auteurs contemporains et leur héritage critique (il est à ce

sujet délicat de mobiliser les philosophes de la déconstruction sans avoir aucune idée de ce qu'ils déconstruisent, etc.). Nous ne pouvons par ailleurs qu'encourager la fréquentation assidue des textes philosophiques eux-mêmes, aux côtés de cours, de manière à se familiariser avec la pensée philosophique et de comprendre plus finement la thèse défendue par un auteur et son argumentation. Ainsi par exemple, lorsqu'il est question de Husserl, il paraît tout à fait exagéré de soutenir avec de nombreuses copies que l'intentionnalité phénoménologique aboutit à un point de vue subjectif sur le monde et à un « chacun son monde ». Rien n'est plus éloigné de Husserl que ce relativisme, puisque celui-ci a toujours cherché à fonder la science et que, même dans la *Krisis*, le monde de la vie reste le sol commun de nos expériences et ne conduit nullement à nier l'universalité de l'expérience. De même, qu'il y ait deux mondes chez Aristote est difficilement défendable, malgré le commentaire qui a explicité sa pensée en distinguant un « monde sublunaire » et un « monde supralunaire ». Certaines copies ont d'ailleurs utilisé de manière intéressante cette distinction en disant qu'il ne s'agissait en réalité pas de deux mondes, mais de deux « régions » d'un même *kosmos* (où l'on retrouve le travail conceptuel conjoint à celui d'une mobilisation pertinente des références). On a également retrouvé la même démarche stimulante dans des copies qui se demandaient s'il y avait réellement deux mondes chez Platon, et si le rapport de fondement des Idées au monde sensible ne devait pas nous amener à penser plutôt un monde. C'est ce genre de réflexion sur les auteurs qui est valorisé, à savoir celui qui donne lieu à l'argumentation conceptuellement précise et pertinente d'une thèse étayée par la référence mobilisée.

Et si le candidat ou la candidate se dit que cela demande un travail conséquent ainsi qu'un développement qui excède les quelques lignes au sein de la copie (rappelons à ce sujet qu'une partie de dissertation ne peut être composée d'une quinzaine de paragraphes de 4 à 5 lignes chacun, etc.), nous ne pouvons que rappeler une fois encore que mieux vaut peu de références correctement mobilisées qu'une série de noms juxtaposés sans précision et sans cohérence entre les cadres conceptuels et théoriques évoqués. Juxtaposer des références expose ainsi à des imprécisions, comme par exemple le fait de passer de la pluralité des ordres dans les *Pensées* de Pascal à la diversité des monades dans la *Monadologie* de Leibniz, comme si la diversité des points de vue dans la métaphysique du second était équivalente à la diversité des valeurs que le premier met en avant. Cela se produit également lorsqu'on juxtapose les auteurs comme autant d'illustrations d'une même idée (par exemple celle selon laquelle le monde est ordonné par un principe divin), comme si le principe d'ordre divin était de même nature chez Platon, Augustin et Descartes. Nous souhaitons à ce sujet insister sur le fait qu'il est inutile d'invoquer plusieurs références pour défendre la même idée : loin d'impressionner le jury par une capacité à citer de nombreux philosophes (dont les noms sont d'ailleurs parfois mal orthographiés, ce qui laisse douter du fait que leur philosophie ait été consultée de première main), cela a surtout pour effet d'instiller de la confusion, faute d'avoir pu analyser et approfondir le cadre conceptuel dans lequel une thèse prend place, et donc ce que l'on peut ou non légitimement en tirer comme idée, réponse au sujet ou étalement d'un enjeu.

#### *Le parcours argumentatif comme fil directeur de la copie*

Cette pertinence et cette cohérence se retrouvent alors dans le fil de l'argumentation tout au long de la copie, cette dernière ne pouvant consister en la succession de trois blocs indépendants, non articulés (effet accru lorsque les parties commencent par « Pour Kant, ... » ou « Selon Arendt, ... ») voire à l'enchaînement paradoxal. Ainsi par exemple, si on a développé la critique kantienne de l'idée du monde comme idée métaphysique sans réalité phénoménale dans une partie, ce ne peut être pour, dans la partie suivante, en revenir aux affirmations métaphysiques : cela ne fait pas sens, il n'y a pas de logique à cela et ça laisse alors penser que la critique kantienne n'a pas été prise au sérieux, qu'elle a été présentée

comme aurait pu l'être indifféremment toute autre thèse à disposition du candidat ou de la candidate. Il convient également, dans un ordre d'idées proche, d'éviter d'en arriver à la conclusion que « le monde est inventé par l'homme », que « seul l'homme peut réfléchir sur des concepts aussi énormes ». Certes, la philosophie est une pratique humaine et les concepts sont des outils humains de pensée : rien de bien original à cela, et on pourrait le dire de tout concept (nous avons d'ailleurs déjà trouvé cette remarque l'année passée au sujet du principe). Mais il est dommage que certains candidats et candidates concluent une longue dissertation – et une longue année de préparation – par l'affirmation selon laquelle la notion qui est proposée au programme ne fait pas sens, quand il ne s'agit pas de remettre en question l'utilité des concepts eux-mêmes pris dans leur ensemble quand on a choisi la spécialité philosophie en khâgne et pour le concours d'entrée.

Pour revenir au fil argumentatif de la copie, il pouvait être intéressant d'aborder différents domaines (la notion de monde faisant tout particulièrement l'objet d'usages pluriels), mais ce ne devait pas être de façon juxtaposée pour remplir des lignes, ou bien faute d'avoir su choisir et élaborer une ligne directrice du propos. Il s'agissait bien plutôt d'y trouver occasion d'expérimenter différentes compréhensions possibles du sujet, de soulever des enjeux pluriels et ainsi de faire progresser la réflexion. Les bonnes copies ont ainsi été par exemple :

- Celles qui ont vu la contradiction logique contenue dans le sujet : si le concept de monde signifie la totalité de ce qui existe, alors supposer une pluralité de « totalités » est contradictoire, car cela impliquerait que ces « totalités » n'en sont pas dans la mesure où il existe des réalités en dehors d'elles et qu'à ce titre, elles renverraient à un monde plus vaste qui les englobe toutes. Certaines copies ont bien fait ressortir cette difficulté logique en s'appuyant sur l'argument du troisième homme et de la régression à l'infini que provoquerait l'idée d'une pluralité de mondes (laquelle renvoie indéfiniment au monde qui englobe ces « mondes » pluriels, puis au monde qui englobe les « mondes » précédents, etc.) ;
- Celles qui ont pris au sérieux la pluralité objective des mondes, au lieu de la réduire d'emblée à une pluralité subjective, produite par la diversité des points de vue sur le monde (ce qui amenait souvent d'ailleurs inversement à rabattre la pluralité des mondes sur diverses « visions du monde », expression restée vague dans de trop nombreuses copies) ;
- Celles qui se sont efforcées d'analyser, d'approfondir ce qui « fait monde », lorsqu'on applique ce concept cosmologique au champ social ou esthétique : les notions de vérité, de complexité, de cohérence interne, de beauté ou de diversité ont été interrogées dans certaines copies comme autant de critères qui distinguent un « monde » d'un environnement, d'un milieu, de l'univers, etc., dans un effort salutaire de précision conceptuelle rendant plus consistante l'étude de ce qu'est un « monde » au prisme des questions posées depuis le sujet ;
- Celles qui ont su partir de l'évidence selon laquelle il n'y aurait qu'un seul monde pour montrer que les possibilités de monde alternatif font partie du monde mais enfin que ces mondes possibles sont des conditions de création ; ainsi elles ont su montrer que le monde était d'abord une réalité physique englobante, support à toutes nos expériences mais aussi un objet politique à construire. Elles ont été à même de travailler dans ce cadre les distinctions entre effectif, actuel, réel, possible (ce qui a fort peu été entrepris de manière générale, alors que le « y a-t-il » du sujet invitait à interroger le statut de ce monde qui est ou de ces mondes qui sont) ;
- Celles qui ont su questionner les autres mondes en envisageant la possibilité d'une réforme ou d'une révolution. Ou encore discuter la totalité et l'unité du monde, le rapport entre le monde et les sujets qui le considèrent ou le construisent.

Tous ces exemples pour montrer la diversité d'approches possibles de ce sujet ouvert, pour ré-insister sur le fait que le jury n'a pas d'attendu particulier sur la manière de traiter le sujet proposé à la réflexion, mais qu'il attend en revanche cet effort de traitement philosophique en tant que réflexion articulée, argumentée, progressive et étayée, mesurant les enjeux de ce qui est abordé et prenant au sérieux les conséquences de ce qui est affirmé. C'est cet effort de réflexion, d'articulation et de progression dans la réflexion qui a été valorisé, dans le cadre d'une construction rigoureuse, et d'une attention portée aux enjeux de la question posée, dont on attend qu'elle puisse faire sens pour les candidates et candidats.

#### *Exemple de parcours philosophique tiré d'une copie*

Nous aimerions enfin, non pas proposer un « corrigé » de cet épreuve, mais retracer le chemin philosophique et argumentatif suivi par une copie, dans l'idée de montrer aux futurs candidats et candidates « ce à quoi cela pouvait donner lieu ». Cet exemple, nous nous permettons d'insister, n'est pas à comprendre comme « ce qu'il fallait faire », comme « ce qui était attendu par le jury » ou encore comme « le modèle à suivre à l'avenir ». Il s'agit plutôt de proposer de mesurer par l'exemple en quoi peut consister un « parcours philosophique », ce que peut vouloir dire « relever les enjeux du sujet » et ainsi voir qu'il est possible dans ces conditions de « proposer au jury » une réflexion qui donne à penser depuis le traitement du sujet.

L'introduction de cette copie partait du problème logique posé par le sujet, en soulignant que la définition du monde comme « la totalité unifiée des choses existantes » ou « la plus grande collection des choses possibles » empêchait de parler de « pluralité des mondes ». Une telle expression ne serait-elle dès lors qu'un abus de langage ? L'introduction invitait à s'interroger sur le concept de monde lui-même : elle relativisait la définition quantitative du monde, comme collection complète des existants, en soulignant l'impossibilité d'une telle synthèse que la succession temporelle rend impossible, et qui aboutit, sur le plan spatial, à un amas hétéroclite de choses dispersées. Il s'agissait alors d'ajouter un critère qualitatif à cette notion de monde en s'intéressant à sa cohérence constitutive. L'enjeu de la réflexion était ensuite d'interroger les critères de cette cohérence afin de saisir ce qui peut justifier que l'on parle ou non de « mondes » *réellement* séparés.

La première partie, d'ordre logique et métaphysique, faisait un usage fin de Leibniz pour établir l'impossibilité d'une pluralité de mondes, celle-ci se ramenant en définitive soit *a priori* à la possibilité d'autres mondes que Dieu pense mais qu'il n'a pas fait accéder à l'existence en raison de leur moindre perfection ontologique, soit *a posteriori* à la diversité des points de vue sur le monde créé par Dieu.

La deuxième partie cherchait à dépasser cette révocation leibnizienne d'une pluralité réelle des mondes, en questionnant les présupposés théologiques et créationnistes de ce dernier : prendre au sérieux les mondes dans lesquels évoluent les êtres humains, sans se poser la question de leur origine métaphysique, soulève la question de savoir ce qui les rend à ce point uniques et singuliers, de telle sorte que chacun « n'est pas une partie d'un tout mais forme un tout en lui-même ». La partie analysait ainsi successivement les mondes dont la cohérence est inconsciente, liée à l'expérience spontanée et familière du monde, puis ceux dont la mise en ordre est délibérée et consciemment entreprise. La copie analysait la première forme de pluralité dans la frontière qui sépare les mondes animaux des mondes humains, laquelle tient à la diversité des façons dont les êtres vivants font l'expérience d'un même environnement. L'usage de la référence à Uexküll était en ce point particulièrement éclairant dans la mesure où la copie a pris le temps de montrer de quelle façon l'expérience spatiale et temporelle de la tique constitue le monde vécu qui lui est propre et qui reste définitivement inaccessible aux autres espèces, notamment à l'espèce humaine qui ne peut penser l'expérience de la tique qu'au travers des projections anthropocentriques (sur sa surdité, sa cécité). La copie s'est

ensuite tournée vers la deuxième forme de pluralité en notant qu'aux spécificités perceptives propres à chaque espèce, s'ajoute la diversité des perceptions individuelles au sein de chaque espèce et celle qui se manifeste dans la diversité des cultures au sein de l'espèce humaine. La référence aux ontologies de Descola a alors été mise à profit pour expliquer en quoi les processus de mondiation forment des espaces de significations et de valeurs dotés d'une cohérence spécifique et irréductible les unes aux autres.

La troisième partie abordait le problème soulevé par l'articulation de cette pluralité réelle de mondes culturels : celle-ci doit-elle prendre la forme d'une coexistence pacifique, respectueuse des spécificités de chaque monde ou se traduit-elle par un conflit irréductible entre mondes concurrents ? La partie est alors revenue de façon judicieuse sur la référence à Descola : les mondes culturels, bien qu'uniques en leur genre, n'en sont pas moins en communication, par la représentation que chacun se fait des autres ou par la rencontre réelle entre individus issus de cultures différentes. Toutefois la rencontre entre les mondes se traduit souvent en termes de rapport de forces qui aboutit à la hiérarchisation des différences. La référence à Bernard Lahire (*Enfances de classe*) illustre de façon très claire comment, dès l'enfance, l'appartenance de classe détermine de façons extrêmement différentes les mondes vécus d'individus qui partagent pourtant un environnement scolaire identique.

Ce devoir se distinguait en définitive par la maîtrise avec laquelle les différents concepts et niveaux d'analyse de monde ont été mis à profit dans une argumentation qui a su envisager les deux aspects de la pluralité des mondes : si la définition logique et métaphysique du « monde » empêche de penser une pluralité réelle des mondes, une telle perspective devient légitime quand le concept de monde est associé à un « ensemble signifiant et suffisant à lui-même en sa cohérence ». Cette ligne argumentative a permis à la réflexion d'éviter le double écueil d'un usage trop strict du concept de monde, comme totalité englobante incapable de faire place à la diversité des processus de mondiation, ou d'un usage trop lâche qui ramènerait ces processus à une simple prolifération de points de vue. L'effort pour comprendre la pluralité de ces mondes culturellement construits s'est avéré particulièrement convaincant en ce qu'il a su articuler l'enjeu de la cohérence interne de chaque monde et celui de leurs relations.

#### *Pour conclure*

Le jury tient à saluer le nombre significatif de bonnes copies dans lesquelles une réflexion authentiquement philosophique a trouvé à se déployer, comme dans l'exemple indiqué précédemment, et qu'il a pris un réel plaisir à lire. Ces exercices réussis indiquent que les attendus méthodologiques et les exigences disciplinaires explicités dans les rapports ne sont pas hors de portée des candidates et candidats, même s'ils requièrent un investissement conséquent, tant pour s'approprier un corpus de textes pertinents que pour s'exercer à les mobiliser à bon escient. Le jury ne doute pas qu'en prenant au sérieux les points d'attention qu'il soulève et ses conseils, les candidates et candidats seront à même de donner la pleine mesure de leur talent philosophique.

## INTITULÉ DE L'ÉPREUVE :

### Explication d'un texte philosophique

- **SÉRIES : Sciences Humaines**
- **Épreuve orale**

Nombre de candidats interrogés (ép. Orale) : 32

*Membres du jury : Julie HENRY, Didier OTTAVIANI*

Rappelons tout d'abord le déroulé de l'épreuve : le candidat ou la candidate tire une seule enveloppe, qui comprend deux sujets au choix, tous deux extraits de la même œuvre. Les passages proposés à l'explication cette année étaient extraits des *Essais* de Montaigne, livre 2d, chapitre XII, apologie de Raimond Sebond (Paris, Gallimard, coll. « Folio classique »), déjà au programme l'année précédente, et de *La Pensée et le mouvant* de Bergson, jusqu'à « Introduction à la métaphysique » incluse (éd. de Pierre Montebello et Sébastien Miravète, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2014).

A l'issue du temps de préparation, les candidates et candidats disposent de 20 minutes de présentation, avant un entretien de 10 minutes environ, l'ensemble de l'oral n'excédant pas 30 minutes (un oral ne durera pas ainsi 37 minutes si la présentation du candidat ou de la candidate a duré 27 minutes). Nous nous permettons d'insister une fois encore sur l'importance qu'il y a, non pas à se conformer de façon toute extérieure à ce cadre (l'enjeu ne se résumant pas à prononcer le dernier mot de sa présentation sur le gong de la vingtième minute, ou à interrompre son explication sur ce même gong quand bien même on n'aurait expliqué que la moitié du texte), mais à ajuster à ce format ce qu'il est possible et souhaitable de dire du texte proposé à l'explication. Ainsi par exemple, selon la longueur de l'extrait choisi, on entrera dans le détail d'une explication minutieuse de la plus grande part des expressions utilisées par l'auteur, ou bien on en choisira les plus pertinentes de manière à rendre le sens du texte et les scansionnements de son argumentation. On pourra de même ajuster en fonction de la longueur du texte mais aussi de sa technicité, les références extérieures (à d'autres passages de la même œuvre ou bien à d'autres œuvres du même auteur) mobilisées pour étayer son explication. La variation du débit oral (qui peut devenir frénétique, le stress aidant, lorsqu'on se rend compte que les minutes s'écoulent trop vite en regard de ce que l'on avait envisagé de dire ; ou bien au contraire fort lent quand on se rend compte qu'on aura dit tout ce qu'on avait à dire en 10 minutes, etc.) ou le sacrifice de tout un passage du texte ne sauraient ainsi constituer des variables d'ajustement afin de respecter le temps imparti.

En ce qui concerne les explications, les candidates et candidats doivent veiller à ce que la structure d'ensemble de leur présentation soit aisément perceptible par le jury dans un cadre oral ne permettant pas de revenir en arrière pour saisir ce qu'il aurait manqué. Il convient donc que la présentation orale soit scandée par des temps de pause, des connecteurs logiques et des repères permettant d'identifier ses grands moments. Rappelons à ce sujet qu'elle doit comporter une introduction qui situe le texte, mentionne rapidement ce dont il y est question et quels sont les enjeux propres au passage en question, et indique quels sont les grands moments argumentatifs de ce dernier. Ces enjeux (et non une « problématique » à laquelle le candidat ou la candidate invite le texte à répondre, l'auteur n'ayant pas rédigé une dissertation sur un sujet dont il n'aurait pas eu connaissance) servent ensuite de repères réflexifs à l'explication qui, elle, suit le mouvement interne du texte, avant d'être repris augmentés et étayés en une conclusion qui vienne clore provisoirement la présentation orale.

L'objectif est toujours le même, à savoir expliquer le texte dans sa spécificité (et non servir un propos qui aurait pu l'être pour tout autre extrait de la même œuvre), tout en explicitant en quoi ce passage traite de l'un des grands questionnements de l'auteur, le cas échéant en se référant (ponctuellement et de façon mesurée, en lien avec ce qu'il est possible d'aborder dans le cadre d'une présentation de 20 minutes) à d'autres passages de la même œuvre ou d'autres œuvres du même auteur, et faire si possible que cet oral soit aussi l'occasion de mener une réflexion philosophique mettant en exergue l'enjeu qu'il y avait à traiter de cette question. Le jury a bien conscience que savoir cela n'est pas encore être en mesure de le mettre en œuvre. Toutefois, nous ne saurions insister suffisamment sur le fait que *pratiquer* le texte lui-même en cours d'année y aide grandement ! De même que cela aide à saisir ce que sont une réflexion et une argumentation philosophiques, ce qui contribue plus largement à la formation philosophique du candidat ou de la candidate pour les épreuves écrites comme orales, mais aussi pour la suite de son cursus.

Pour finir sur ces considérations méthodologiques et générales, le jury est chaque année assez surpris de voir la très grande différence dans la manière dont les candidates et candidats investissent le temps de la discussion qui fait suite à la présentation. Bien sûr, nous n'avons pas toutes et tous la même aisance orale ; bien sûr, les candidates et candidats peuvent être stressés et impressionnés par ce temps d'échange avec les membres de jury du concours ; bien sûr, la fatigue aidant, ils et elles peuvent parfois manquer de présence d'esprit ou bien encore une « bêtise » peut leur échapper. Le jury sait tenir compte des conditions du concours et se montrer bienveillant à cet égard. Par contre, il est toujours déconcertant de sentir chez certaines et certains une réticence manifeste à entrer dans la discussion, de les voir se tourner, suite à la question de l'un des membres du jury, vers l'autre membre avec un regard interrogateur ou circonspect, ou encore de les voir répéter avec une certaine obstination l'erreur que le jury vient de soulever et qu'il invite à reprendre autrement. Rappelons une fois encore que l'entretien n'aura jamais pour visée de piéger le candidat ou la candidate ni de chercher à le ou la faire persévérer dans une voie manifestement erronée. Bien au contraire, il s'agit plutôt de tendre au candidat ou à la candidate une perche pour se reprendre si l'explication n'était pas très bonne, ou bien d'approfondir plus encore la réflexion si l'explication était déjà de bonne facture. Le jury a ainsi eu grand plaisir à dialoguer lors de l'entretien avec des candidates et candidats enthousiastes, engagés dans une réelle réflexion philosophique, soutenant parfois de façon convaincante des interprétations qui n'auraient pas forcément été celles initialement envisagées par le jury. Il est toujours encourageant de voir de jeunes apprentis philosophes oser penser philosophiquement et nous tenons à saluer ces prestations se traduisant par de véritables échanges de haute tenue.

L'œuvre ayant été proposée pour la seconde fois au concours, les études extraites des *Essais*, livre 2d, chapitre XII de Montaigne ont sans doute bénéficié en partie des remarques effectuées lors du rapport de l'année précédente, auquel nous nous permettons de faire référence. Nous nous en réjouissons, l'objectif de la rédaction des rapports de jury étant de faire bénéficier les futurs candidates et candidats des enseignements tirés des sessions précédentes, mais force est de constater que nombre de défauts soulignés auparavant ont persisté cette année. Aussi nous semble-t-il important de préciser que, particulièrement pour les textes proposés pour la seconde fois, le rapport du jury constitue un guide permettant d'éviter certains écueils spécifiques, et dont la lecture est donc un outil utile, chaque auteur présentant des difficultés qui lui sont propres. Concernant les *Essais*, les défauts principaux rencontrés restent cette année globalement semblables à ceux de l'année précédente, nous nous contenterons de les rappeler brièvement.

Les *Essais* constituent une totalité dans laquelle les différents essais se répondent, faisant que chacun d'entre eux est susceptible de trouver un éclairage utile dans les autres. Bien que

le propos ne soit pas de présenter la pensée Montaigne en général mais bien d'étudier un texte précis, une ou deux références à des essais autres que l'*Apologie* peuvent être judicieuses pour une pensée qui va « à sauts et à gambades » et ne se présente pas sous une forme démonstrative qui pourrait faire l'économie de l'intertextualité. Le statut du rapport avec les grandes traditions philosophiques comme le stoïcisme, l'épicurisme ou le scepticisme est parfois resté quelque peu obscur, certains candidats ne maîtrisant manifestement pas les contours de ces écoles qui restent importantes pour la pensée montaigniste, même si elles ne suffisent à l'expliquer et s'il ne s'agissait pas d'en faire le cœur et le centre de l'explication. Ainsi, réduire Montaigne au seul scepticisme ou stoïcisme risque certes d'empêcher une saisie profonde de son propos, mais à l'inverse, une méconnaissance complète de ces traditions ne permet pas de réellement expliciter sa pensée. Et, souvent, cette méconnaissance conduit à des « explications » qui ne sont en réalité qu'une paraphrase plus ou moins élaborée, rendant d'ailleurs parfois le texte plus obscur qu'il ne pouvait sembler initialement, ce défaut persistant au fil des années et trahissant à la fois un manque de connaissance sur l'auteur et une ignorance de la méthodologie propre à l'explication de texte.

De nouveau, nous voulons particulièrement insister ici sur l'importance à accorder à l'écriture littéraire lors de l'explication d'un texte au style non strictement démonstratif – ce qui vaudrait également pour bien d'autres auteurs (Lucrèce, Marc-Aurèle, Rousseau, Nietzsche, etc.). La sensibilité aux images et métaphores mais aussi l'étude des différents procédés rhétoriques utilisés par l'auteur enrichissent une explication car elles permettent d'interroger le statut même du texte ainsi que de comprendre ce que signifie pour lui l'acte d'« écrire » de la philosophie. Par ailleurs, il est vrai que le vocabulaire de Montaigne est parfois suranné et difficile d'accès pour un lecteur contemporain, mais cette difficulté peut être levée d'une part grâce aux commentateurs, d'autre part à l'aide des dictionnaires du français de l'époque – aisés d'accès car souvent disponibles en ligne. Ce qui sera d'ailleurs du plus grand profit pour les élèves, en ce que cela viendra au passage enrichir la connaissance de leur propre langue, aux côtés de sa mobilisation dans des textes à teneur philosophique. Les philosophes mobilisent certes parfois des termes techniques, ou bien donnent à des termes plus courants un sens spécifique, mais ils s'appuient aussi sur des mots du langage commun dont il aide de connaître le sens pour saisir le propos. Plus étonnante a ainsi été par exemple l'ignorance de la signification du terme « lévrier » – un chien, donc, du temps de Montaigne comme aujourd'hui encore – visiblement confondu avec un métier ou une fonction sociale, ce qui a nécessairement entraîné l'explication sur la pente fatale du contresens, en plus de mettre la candidate bien en difficulté pour donner sens à la phrase en question, etc.

Néanmoins, comme toujours, ces remarques ne doivent pas occulter le fait que d'excellentes explications ont été entendues sur Montaigne, de la part de candidates et de candidats capables d'associer, grâce à une méthode bien maîtrisée, des lectures littéraires et philosophiques, leur permettant ainsi d'explorer la richesse propre des *Essais*.

Concernant les explications des textes extraits de *La Pensée et le mouvant* de Bergson, le jury a eu à entendre des prestations très contrastées, ce qui était pour partie dû à une connaissance très variable des notions mobilisées par l'auteur. Une des spécificités peut-être du propos bergsonien tient à ce que l'auteur fait usage dans un sens philosophique très spécifique de termes qui peuvent paraître communs de prime abord : la vie, l'élan, la durée, le continu, la tendance, l'énergie, etc. Or, précisément, si l'on ne connaît pas le sens de ces termes – pourtant souvent explicité par Bergson lui-même, ce qui témoigne une fois encore d'un manque de fréquentation en première main des textes philosophiques –, on risque soit de passer à côté du sens du texte (ne comprenant pas par exemple en quoi il serait difficile de rendre ce qu'est la vie par les concepts habituels de la philosophie), soit de manquer même la teneur philosophique du propos (tel un candidat qui a qualifié de « lyrique » l'emploi de

l'expression « élan de vie »). On ne saurait ainsi trop recommander aux candidates et candidats, d'une part de se constituer un petit dictionnaire des principaux concepts bergsoniens mobilisés dans ces articles et conférences (il est difficilement envisageable de se lancer dans l'explication d'un texte de Bergson sans avoir la moindre idée de ce que signifie la « durée » dans sa philosophie par exemple), et d'autre part de lire et relire le texte au cours de l'année, en prenant soin de relever les contextes dans lesquels Bergson mobilise ces notions et ce que cela nous dit des problèmes abordés et des thèses énoncées à cette occasion.

Un autre défaut s'est fait jour dans les explications des textes issus de *La Pensée et le mouvant* : celui de rester trop en surface, de retracer dans l'ensemble la thèse du texte de façon assez générale, mais sans entrer dans le détail – et donc, inévitablement, dans les aspérités – de l'explication. Cela donne alors une vue générale de la pensée bergsonienne, parfois d'ailleurs assez juste dans ses grands traits, mais sans que l'on comprenne bien ce qui était précisément en question dans le texte proposé à l'explication, rendant ainsi la prestation non pas mauvaise mais sans relief. Il convient ainsi de rappeler qu'il faut, non exclusivement mais tout particulièrement pour les textes de Bergson, s'efforcer d'expliquer au jury comment ça marche dans le détail, ce qui est en jeu dans l'argumentation, de quoi il est concrètement question dans le passage. Tel candidat a pu ainsi dire que l'image était « un moyen de se ressaisir », qu'il s'agissait de « tendre vers la durée » et de « mettre en branle l'esprit » ou encore de « mettre en place une nouvelle méthode », en en restant à ces énoncés, et donc sans que l'on sache le sens qu'il mettait derrière ces expressions ni ce qu'il en comprenait. Nous ne prétendons pas qu'il est aisé de le saisir, Bergson relevant lui-même la nécessité parfois de passer par des images pour l'approcher, mais à tout le moins est-il requis de le relever et de le tenter, sans quoi nous ne savons plus bien ce qui fait de l'œuvre de l'auteur des écrits de nature philosophique. Le jury valorisera toujours plus l'énoncé d'une difficulté et la tentative d'en proposer une interprétation – qui pourra d'ailleurs être discutée lors de l'entretien si elle est incomplète ou si elle n'est pas tout à fait convaincante – qu'une paraphrase en surface du texte qui n'en explicite en rien le sens, qui n'en relève même pas les problèmes et les enjeux. Il est ainsi déroutant par exemple de voir des candidates et candidats reprendre comme si cela allait de soi – et en forçant même le trait, faisant dire à l'auteur plus que ce qu'il n'écrit – la critique bergsonienne des concepts philosophiques là où toute une partie de leur formation consiste à leur en apprendre les contours et le bon usage argumentatif !

Tout aussi déroutante a été la propension de certains candidats et certaines candidates à considérer Bergson comme un pourfendeur de la science, passant ce faisant à côté de l'objectif que se fixe Bergson de repenser les rapports entre science et philosophie, mais occultant aussi au passage toute l'utilité soulignée par Bergson de l'approche scientifique des choses dans notre vie et pour notre action quotidienne. D'autant plus déroutante que l'édition de *La Pensée et le mouvant* est justement l'occasion pour Bergson de revenir sur ce reproche qui lui a été fait par certains de ses contemporains, reproche qu'il qualifie d'incompréhension de son propos et de sa visée. Déroutante aussi en ce qu'elle témoigne une fois encore de l'absence de lecture en première main de ce texte, qui ne cesse de dialoguer avec les connaissances scientifiques de son temps – ce qui rend d'ailleurs parfois difficile à comprendre certaines discussions par le lecteur d'aujourd'hui qui n'aurait pas la culture scientifique et d'histoire des sciences lui permettant de comprendre ce dont il est parfois question, les notes des éditeurs étant à ce sujet précieuses. Autre thématique qui a mis en difficulté un certain nombre de candidates et de candidats et qui a donné lieu à bien des contresens ou mésinterprétations : la conception bergsonienne des images et de leur rôle dans l'expression progressive et par touches successives d'une intuition. C'est d'autant plus dommage que, à de rares exceptions près (notamment d'une prestation qui a proposé une analyse très fine et fort bien comprise des échos et des différences entre art et philosophie), cela a empêché les

candidates et candidats de bien comprendre et de mesurer l'enjeu des images utilisées par Bergson au sein des textes proposés à l'explication, comme une mise en pratique de ce qu'il développe de façon plus réflexive par ailleurs.

Nous terminerons par trois mises en garde méthodologiques comme autant d'enseignements issus des prestations que nous avons été amenés à entendre cette année. Tout d'abord, s'il est souhaitable que l'extrait proposé à l'explication soit contextualisé en début d'introduction, il convient d'une part que cela soit fait avec précision (*La Pensée et le mouvant* n'est pas, par exemple, constituée de « chapitres » à proprement parler, etc.) mais aussi que cela soit fait dans l'objectif d'éclairer le texte et de nourrir l'explication qui va suivre : à quoi bon mentionner que le passage est issu de « La perception du changement » si on ne dit rien de cette dernière, ni dans l'introduction ni dans l'explication qui s'ensuit ? Ensuite, au-delà de cette contextualisation très générale, il est important de ne pas oublier l'environnement immédiat du passage pour savoir dans quel mouvement théorique et argumentatif il prend place ; cela aurait par exemple évité à une candidate un contresens complet sur le texte en prenant des remarques de Bergson sur une certaine manière de pratiquer l'histoire de la philosophie pour une critique de la philosophie elle-même et dans son ensemble. Enfin, il est tout à fait inenvisageable de glisser sur des concepts philosophiques aussi importants que le possible et le réel par exemple, en en faisant de simples termes du langage commun dont Bergson n'aurait rien dit de particulier et qui serait donc anecdotique dans le texte à expliquer. Nous voyons là que le travail d'une œuvre au programme se fait aussi sur fond d'une culture philosophique élargie permettant d'en mesurer les enjeux, les reprises et les déplacements, et dont les khâgneux et khâgneuses ne sauraient donc faire l'économie.

Nous avons par différence été réellement impressionnés par des candidates et candidats qui ont su relever les paradoxes de certaines affirmations bergsoniennes (comment la mobilité pourrait-elle être au principe d'objets ?), qui ont bien identifié l'enjeu de certains passages aux allures parfois d'équilibriste (comment « sauver » la métaphysique sans retomber dans les illusions dénoncées par Kant, dans une mise en garde que Bergson a prise très au sérieux ?) et qui ont su rendre avec érudition (mobilisant des références prises dans l'œuvre au programme ou bien issues d'autres textes) et intelligence philosophique le sens et l'intérêt du texte proposé à l'explication. Cela a donné lieu à des prestations tout à fait remarquables pour des candidates et candidats encore à l'aube de leur formation, ainsi qu'à de riches entretiens, donnant envie au jury de voir se déployer la suite de la pensée de ces jeunes philosophes dans les années à venir. Sans forcément atteindre le niveau des toutes meilleures prestations, nous avons eu aussi à entendre des présentations de qualité, n'allant pas toujours au bout du déploiement des enjeux et ne cernant pas toujours l'ampleur des thèses développées, mais explicitant avec sérieux et précision ce dont il est question dans le texte, sans inexactitude majeure et donnant suffisamment de matière à la discussion qui a suivi l'explication. Cela doit encourager les candidates et candidats et les conforter dans l'idée qu'il est possible de réussir tout à fait honorablement cette épreuve, en s'efforçant tout au long de l'année de pratiquer les textes et en donnant sens philosophique à cet exercice.

Nous souhaitons alors conclure sur ces quelques conseils adressés aux candidates et candidats: gardez votre capacité à vous étonner devant des affirmations philosophiques qui n'ont rien d'évident ; n'hésitez pas à relever ce qui fait difficulté ou ce qui semble paradoxal dans le texte ; osez tenter des explications et des interprétations, elles pourront toujours être mises en discussion mais le jury appréciera que vous ayez fait l'effort de lui proposer quelque chose ; ne cessez jamais de questionner le lien entre le sens courant des mots, le contour des concepts tels qu'ils sont utilisés par un auteur et les grandes questions philosophiques qui se sont posées par le passé et qui continuent de se poser à nous. Le jury sera sensible au sens philosophique que vous cherchez et que vous tentez de formuler, et aux hypothèses étayées et éclairantes que vous proposerez à la réflexion et à la discussion.

## INTITULÉ DE L'ÉPREUVE :

### Exposé sur une question de philosophie

- **SÉRIES : Sciences Humaines**
- **Épreuve orale**

Nombre de candidats interrogés (ép. Orale) : 32

*Membres du jury : Jean-Christophe ANGAUT, Sophie GUERARD DE LATOUR*

L'épreuve de l'oral sur notions se déroule comme suit : le candidat ou la candidate tire une seule enveloppe, qui comprend deux sujets au choix, tous deux en lien avec une seule et même notion du programme (« Le monde » et « La force » cette année). Ces sujets peuvent être constitués de questions (« Un autre monde est-il possible ? », « L'union fait-elle la force ? »), de mises en rapport de notions (« Monde et univers », « Force et faiblesse ») ou encore d'expressions (« Quitter ce monde », « Passer en force »). À l'issue du temps de préparation, les candidates et candidats disposent de 20 minutes de présentation, avant un entretien de 10 minutes environ.

Sur le plan formel de la présentation, les candidates et candidats ont dans l'ensemble respecté les attendus de l'exercice, même si certains semblent ne pas avoir encore saisi toute leur importance et même si d'autres gagneraient à s'y conformer davantage. Il importe donc de rappeler, en ouverture de ce rapport, que les candidates et candidats doivent apporter un soin extrême à la présentation de leur propos. Ils doivent veiller à la qualité de leur élocution, en ne parlant ni trop bas, ni trop vite (ce qui équivaut à l'oral aux encres bleues illisibles et aux pattes de mouche qui désespèrent les correcteurs à l'écrit), en gardant à l'esprit ce truisme que le jury ne pourra pas les écouter s'il ne parvient pas à les entendre correctement. Ils doivent en outre être attentifs à rendre lisible la construction de leur propos, en annonçant clairement leur plan en fin d'introduction et en rendant explicites les moments de transition d'une partie à l'autre au cours de leur exposé. Trop souvent, le jury n'a pas le temps de bien noter l'annonce de plan et se retrouve ensuite perdu dans les étapes du raisonnement.

Le jury n'a pas assisté à beaucoup d'excellentes performances cette année, avec seulement 3 notes au-dessus de 16, contre 10 l'année précédente. Alors que les notions de « monde » et de « force » se prêtaient peut-être davantage que d'autres à une appropriation conceptuelle, la qualité générale des exposés a été amoindrie par une tendance prononcée à les traiter d'une façon excessivement abstraite, comme si elles étaient déconnectées du réel. Le jury a été surpris notamment de constater que, bien que les candidates et candidats aient moins hésité que l'an passé à choisir les sujets fondés sur des expressions ordinaires, ce qui semblait augurer d'une volonté d'ancrer leur réflexion dans le sens commun, nombre d'exposés consacrés à ces expressions sont paradoxalement tombés dans des analyses plus ou moins indifférentes à leurs significations premières. Il était ainsi particulièrement contre-intuitif de traiter le sujet « Quitter ce monde » sans jamais évoquer le suicide, ni la mort, ou encore de prétendre réfléchir au sujet « Passer en force » sans aborder les problèmes de la violence et du consentement. Il importe donc de ne pas oublier de faire usage du sens commun pour analyser des expressions communes. Le jury a pu observer, pour d'autres types de sujets, la même tendance à ne pas rendre compte du sens manifeste des mots, par exemple en ne disant rien de l'art, ni de la création artistique pour réfléchir à ce que signifie « Créer un monde », en laissant de côté la dimension de l'imaginaire et du numérique pour penser « Le monde virtuel » ou en négligeant l'usage social spécifique d'un énoncé dans la question « Un autre monde est-il possible ? », ou encore en ne prenant pas en considération le sens spatial de l'extériorité pour traiter « Le monde extérieur ». Signalons encore la tendance, manifestée par un certain nombre d'exposés, à rechercher la difficulté, voire l'obscurité, sans avoir au

préalable rendu compte des aspects plus élémentaires du sujet proposé, et cela y compris dans l'usage des références – par exemple dans le traitement du sujet « La force de la loi » ; qui entraine dans les méandres de la reprise par Giorgio Agamben d'analyses développées par Carl Schmitt et Walter Benjamin sur les rapports entre la force et le droit, mais sans avoir au préalable déployé les significations manifestes que pouvait posséder l'énoncé proposé.

Cette indifférence à l'égard du sens commun s'est également traduite par la pauvreté en exemples d'un nombre important d'exposés qui donnaient l'impression que les notions étaient traitées pour elles-mêmes, comme des catégories flottantes qui ne renverraient pas à des objets réels. Il paraissait ainsi difficile d'éclairer une expression telle que « Le rapport de forces » sans se soucier de ses manifestations empiriques, par exemple dans un affrontement militaire, dans un mouvement social ou dans une négociation salariale. Le jury encourage donc, comme chaque année, les candidates et candidats à mobiliser davantage d'exemples pour étayer leurs analyses, ainsi qu'à travailler ces exemples en se montrant attentifs à leur diversité et en s'appuyant sur les éclairages variés qu'ils apportent à la question pour faire émerger des distinctions conceptuelles et des problèmes philosophiques.

La mauvaise abstraction qui a dominé un nombre important d'exposés se nourrit en effet d'un autre grave défaut méthodologique encore trop répandu chez les candidates et candidats, à savoir l'absence ou le manque d'analyse conceptuelle des termes du sujet, notamment de ceux qui ne sont pas la notion au programme. Dans le sujet « Le monde est-il une illusion ? », il aurait été bienvenu de faire remarquer que l'*illusion* n'est pas simplement une *erreur*. « Le monde de l'esprit » invitait à travailler la notion d'*esprit* à partir de ses notions connexes, telles que la *conscience*, la *raison*, la *pensée* ou l'*imagination*. Ou encore, il aurait été pertinent de se demander ce qui distingue la *vie* du *vivant* pour traiter « Le monde de la vie », ou en quoi le *rapport* diffère de la *relation* pour penser « Le rapport de forces ». Procéder à de telles distinctions aurait grandement enrichi la réflexion des candidates et des candidats en leur donnant les moyens d'élaborer des arguments plus précis et des démonstrations plus convaincantes. Le déficit d'analyse conceptuelle, s'il manifestait les faiblesses de plusieurs d'entre eux et elles dans l'acquisition de la méthodologie de la réflexion scientifique, trahissait également un manque évident de travail quand il portait sur les notions au programme. Étrangement, plusieurs distinctions, pourtant élémentaires, n'ont pas été mobilisées. Certains exposés ont ainsi négligé de demander ce qui distingue la force de la *violence* ou encore le monde de l'*univers*, de l'*espace*, de la *nature*, de la *Terre* ou d'un *milieu* (des négligences qui, dans le cas du « monde », confirment les observations du rapport sur l'épreuve écrite de spécialité). Le jury tient donc à rappeler fortement aux candidates et candidats que l'analyse conceptuelle est l'un des fondamentaux de la méthodologie philosophique que des élèves de classe préparatoire sont censés maîtriser après deux, voire trois années de formation dans cette discipline.

La rigueur et la précision de l'analyse conceptuelle auraient notamment permis d'éviter le traitement réducteur de certains sujets. Par exemple, se demander ce qui distingue la vie du vivant aurait aidé la candidate qui a traité « Le monde de la vie » à ne pas limiter ses analyses à la vie comprise comme *bios* et à davantage investir les enjeux du monde vécu. Ou encore celle qui avait choisi le sujet « Venir au monde » à ne pas s'enfermer dans l'acception ordinaire de l'expression. Car s'il était pertinent et attendu de rappeler que celle-ci signifie communément « naître » (voir nos remarques *supra*), il était problématique de s'en tenir à cela et de faire porter l'intégralité de l'exposé sur la relation entre le nourrisson et ses parents.

Un autre défaut méthodologique porte sur le travail de problématisation. Ce travail doit procéder d'un type de raisonnement clair et éviter de construire artificiellement de faux paradoxes qui ne sont guère convaincants. Le jury a ainsi eu du mal à suivre le raisonnement de la candidate qui, pour traiter le sujet « Mesurer la force », avait construit le paradoxe sur la tension supposée exister d'après elle entre la dimension quantitative de la « mesure » et la dimension qualitative de la « force ». Outre le fait que cette opposition que l'on qualifiera pour le coup de forcée attestait du manque d'appropriation par la candidate du concept de « force » et de son acception physique dans l'énoncé du sujet, le raisonnement qui ouvrait l'introduction

était trop éloigné du bon sens pour poser des bases convaincantes au raisonnement qui suivait. Notons également que l'effort de problématisation ne doit pas seulement porter sur la question du sujet mais plus largement sur les termes que le sujet invite à interroger. Cet effort exige ainsi de se méfier des fausses évidences, comme celle qu'on a pu entendre dans l'exposé sur « Le monde a-t-il des frontières ? » où les « frontières naturelles » ont été mobilisées comme exemple de limite dont l'objectivité « naturelle » tiendrait à des facteurs géographiques qui ne dépendent pas des facteurs humains.

Pour clore les remarques générales avant de passer aux observations plus ciblées sur les notions, il importe de rappeler l'importance de l'entretien qui suit l'exposé. Cet entretien remplit trois grandes fonctions, celles d'inviter candidates et candidats à clarifier ou développer un point de leur démonstration, à corriger une erreur dans l'usage des concepts ou des références philosophiques, ou à approfondir la réflexion en s'engageant dans une sorte de conversation philosophique avec le jury (dans les limites évidemment contraintes du temps imparti). Les meilleurs entretiens ont ainsi été ceux dans lesquels les candidates et candidats sont parvenus à ajuster la nature de leurs réponses au type de question posée, c'est-à-dire à ne pas être désarçonné par les questions les engageant à corriger certaines fautes, mais à y répondre honnêtement sans que cela ne les empêche de s'engager par la suite dans les questions plus réflexives.

L'impression dominante laissée par les exposés sur des sujets portant sur la notion de force est qu'ils ont trop souvent reposé sur une compréhension étroite de la notion, laissant de côté toute référence épistémologique précise et pertinente, et parfois aussi les aspects politiques et sociaux de la notion. Même si le jury est ouvert à différents traitements d'un même sujet, il semble difficile de traiter par exemple de « Peut-on mesurer une force ? » sans faire intervenir des considérations touchant aux unités de mesure de la force, ou à l'évaluation de la force de l'adversaire dans le cadre d'une confrontation. Nombre d'exposés ont également pâti d'une compréhension très individualisée de la force. Ainsi de celui traitant le sujet « Compter sur ses forces », où l'ensemble du propos tournait autour de la possibilité pour un individu de rassembler ses forces, sans que la dimension collective (par exemple la possibilité pour un État de disposer d'une force militaire propre, par opposition à des forces mercenaires) soit prise en considération. Si, comme nous l'avons signalé plus haut, il était contre-intuitif de ramener la force à une qualité non mesurable, il pouvait également s'avérer pénalisant de cantonner la force à un élément purement quantitatif : « la force des faibles », pour reprendre l'un des sujets proposés, ce n'est pas seulement celle du nombre, ce peut être aussi celle de la ruse.

Dans certains exposés (nous pensons par exemple à celui sur « Force et puissance »), la physique semblait s'être arrêtée à Aristote, et d'une manière plus générale, la force a souvent été abordée à partir d'une perspective physique naïve, pré-scientifique, où la force était envisagée en termes de puissance, de force matérielle, mais sans que cette analyse ne vienne s'ancrer dans une connaissance précise du concept physique de force, de ses caractéristiques, voire de ses limites. A notamment été sous-estimée le caractère abstrait de la notion, puisqu'on n'observe jamais la force, mais seulement ses effets. On fera ici une exception avec le traitement par une candidate du sujet « L'extériorité de la force », qui a su mobiliser, d'une manière pertinente et rigoureuse, des connaissances précises en matière d'épistémologie de la physique.

Certaines références n'ont pas toujours été bien utilisées par les candidates et candidats. On s'étonnera ainsi, en écoutant un exposé sur « Force et matière », d'apprendre que Descartes envisagerait les objets comme des quantités homogènes et uniformes de matière dont le découpage serait arbitraire, alors que ce même auteur évoque les corps comme des substances. Le même exposé n'envisageait pas, par ailleurs, ce que pouvait être une approche matérialiste d'un tel sujet. On regrettera aussi que puisse être attribuée à Nietzsche une conception valorisant la figure du guerrier comme paradigme de la force, alors que cet auteur ne cesse d'insister sur la figure de l'artiste, capable de maîtriser, au service de la

création, les forces qui le traversent. Ou encore, dans le traitement du sujet « La force fait-elle droit ? » que la dimension morale de la force chez Rousseau n'ait pas été prise en considération.

Dans les exposés sur « Le monde », le jury a été surpris de constater combien semblait aller de soi, pour bon nombre de candidates et de candidats, l'idée (parfois appuyée sur une lecture bien hâtive de Merleau-Ponty) que chacun dispose de son propre monde. C'est ainsi qu'un sujet comme « un monde à part » a pu être traité comme s'il renvoyait uniquement à la singularité irréductible du rapport au monde, donc sur le fait d'être, en quelque sorte, à part du monde, et sans que soit envisagé la distinction entre avoir un monde propre (c'est-à-dire une expérience particulière d'un monde commun) et avoir un monde séparé des autres (chacun créant son propre monde). On relèvera aussi l'usage qui a pu être fait de la distinction réelle des substances chez Descartes pour soutenir qu'il y avait chez ce dernier un « monde de la conscience », comme si, au motif que ma conscience perçoit le monde, elle constituait de ce fait même un monde à part.

L'usage de la notion de mondes sociaux n'a pas toujours été pertinent. On a notamment été surpris de voir des exposés l'utiliser en semblant oublier que ces différents mondes, notamment dans la sociologie bourdieusienne, ne se situent pas sur le même plan, qu'ils obéissent à une hiérarchie parfois implicite, et qu'en aucun cas on ne peut les considérer comme des mondes « se méprisant réciproquement », comme a pu le soutenir un candidat. De sorte aussi que le passage d'un monde social à un autre ne peut être pensé sur le modèle du passage d'une frontière entre deux pays voisins aux statuts similaires. Il est également dommage que les introductions ne rappellent pas quels critères pourraient être utilisés pour spécifier ce qui fait un monde : richesse, beauté, harmonie, dynamisme, etc.

Du reste, la dimension pratique de la notion a souvent été oubliée par les candidates et candidats, et lorsqu'elle a été prise en considération, ce fut le plus souvent dans le cadre d'une compréhension éthique quelque peu étriquée. Cela s'est manifesté notamment par le peu d'usage (ou bien un usage très approximatif) que les exposés ont fait des réflexions kantienne sur le cosmopolitisme. On rappellera à cet égard que celles-ci ne se limitent pas à l'*Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique* mais contiennent, notamment dans l'opuscule *Vers la paix perpétuelle*, des considérations portant directement sur la question d'un droit cosmopolitique. Lorsque le candidat ou la candidate était invité à réfléchir directement sur un aspect pratique de la notion de monde, les distinctions n'ont souvent pas permis d'affronter cette dimension d'une manière satisfaisante – ainsi de cet exposé sur « Créer un monde » qui ne pose pas la question de la différence avec « créer un objet », ou de cet autre sur « Agir dans le monde », qui ne distingue pas cet énoncé de « Agir sur le monde ». Parfois, la compréhension strictement solipsiste de la notion a croisé l'absence de prise en compte de sa dimension politique, ainsi dans le traitement du sujet « Quitter ce monde », qui n'a été compris que dans sa dimension individuelle, sans considération, par exemple, de la question de l'utopie.

Certaines références ont été insuffisamment ou mal utilisées. Ainsi dans l'exposé sur « Le monde de l'esprit », la « citadelle intérieure » (expression dont on rappellera qu'elle vient de Pierre Hadot) des Stoïciens était ramenée à une position de retrait du monde. Or les Stoïciens ne prônent pas le retrait de la vie politique (qu'on songe à la figure de Marc Aurèle). Cette interprétation ne rend pas compte de l'unité profonde qui unit tous les êtres du cosmos chez les Stoïciens et qui empêche tout retrait au sens strict, la sagesse consistant au contraire à aller jusqu'au bout du processus d'appropriation de soi par ajustement avec l'ordre du monde. Le jury a également été déçu de voir que des distinctions aussi fondamentales que celle du beau et du sublime chez Kant n'apparaissait pas dans un exposé sur « La beauté du monde », et que ce même exposé attribuait au Nietzsche de *La naissance de la tragédie* une approbation unilatérale de l'élément dionysiaque, en oubliant que c'était la conjonction du dionysiaque et de l'apollinien qui est seule susceptible de faire œuvre pour cet auteur.

À rebours des défauts qui ont été ici signalés, on soulignera l'excellente qualité d'un exposé comme celui sur « Ne pas être de ce monde », qui est parvenu à développer un propos philosophique après avoir rendu compte du sens premier du sujet, et a manifesté des qualités méthodologiques dans le développement du propos, en soignant les transitions et l'usage des références doctrinales, tout en poursuivant la réflexion philosophique au cours de l'entretien. C'est aussi l'occasion de rappeler que nous ne doutons pas de la capacité de tous les candidats et candidates présents à l'oral à produire de telles performances.